



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 12 (1984)

DOI: 10.11588/fr.1984.0.51574

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

essor ininterrompu des ambitions territoriales connaît un coup d'arrêt en 1317-18; le partage des possessions, rendu nécessaire par leur éparpillement, brise l'unité territoriale et politique du lignage et crée deux dynasties au destin désormais séparé (Leiningen – Dagsburg – Westerburg et Leiningen-Hardenburg).

Cet ouvrage très documenté (nombreuses notes, 24 pages d'index, 35 pages de bibliographie, 11 cartes, des tableaux généalogiques, un catalogue d'actes) et même illustré (des reproductions de chartes, de sceaux, des photos de châteaux) constitue une étude minutieuse et détaillée contribuant à faire connaître la féodalité entre Rhin et Moselle. Bâtie sur les généalogies et un recensement critique des textes, elle n'est pas tout à fait une monographie familiale car elle met plutôt l'accent sur les acquisitions territoriales. Il est dommage qu'un renfort d'érudition pesante invite parfois le lecteur à s'y perdre.

Pierre PÉGEOT, Nancy

Sankt Elisabeth, Fürstin, Dienerin, Heilige. Aufsätze, Dokumentation, Katalog. Publié par la Philipps-Universität Marburg, en relation avec le Hessisches Landesamt für geschichtliche Landeskunde, Sigmaringen (Jan Thorbecke) 1981, XXI-570 p.

A l'occasion du 750^e anniversaire de la mort de Ste Elisabeth de Thuringe (ou de Hongrie, si l'on tient compte de ses origines familiales) morte en 1231, l'Université Philipps de Marburg a pris l'initiative de publier un volume commémoratif consacré à cette importante figure, en liaison avec le Hessisches Landesamt für geschichtliche Landeskunde. On ne peut que se féliciter de trouver ainsi réunis le catalogue de l'exposition qui s'est tenue à Marburg en 1981 (p. 317-553 du présent volume) et une série d'essais historiques consacrés à la personnalité, à la spiritualité et au culte de cette sainte dont le rayonnement posthume a été particulièrement grand dans le monde germanique, tout en dépassant largement ce cadre géographique. Ce catalogue, disons-le d'emblée, est particulièrement riche et remarquable. A l'aide de documents et d'objets d'époque admirablement reproduits, il éclaire d'un jour nouveau successivement le milieu familial de Ste Elisabeth – fille et sœur d'un roi de Hongrie, mais également par sa mère, Gertrude d'Andechs-Meranien, nièce de Ste Hedwige, duchesse de Silésie († 1243) – ainsi que celui où elle entra en épousant à l'âge de quatorze ans, en 1221, le jeune Louis IV qui succéda à son père Hermann I^{er} comme landgrave de Thuringe. Particulièrement suggestives sont les sections de l'exposition et les cartes consacrées à la première expansion en Allemagne du mouvement franciscain, qui mettent en évidence le rôle du frère Rodeger, laïc entré dans le nouvel ordre à Wurzburg en 1221, qui influença grandement la jeune femme en la mettant en contact avec le message du Pauvre d'Assise, au périple italien de Louis IV parti pour la croisade en 1227 et mort de maladie à Otrante où il avait rejoint Frédéric II, et à l'hôpital Saint-François de Marburg fondé par la sainte en 1218 et dont Grégoire IX encouragea la construction par la concession d'une indulgence en 1219, avant de le transférer en 1234 à l'ordre teutonique. C'est là que Ste Elisabeth devait être enterrée après son décès survenu en 1234, alors qu'elle n'avait que vingt quatre ans. Les pauvres et les malades ne tardèrent pas à affluer sur sa tombe pour y chercher un remède à leurs maux. Ce devait être le point de départ d'un pèlerinage extrêmement important qui attira les foules jusqu'au milieu du XVI^e siècle et dont subsistent de nombreux témoignages tant hagiographiques (récits de miracles en particulier) qu'iconographiques et artistiques. Mais les misérables ne furent pas les seuls à le fréquenter puisque Frédéric II se rendit en personne à Marburg en 1236 pour y vénérer les restes de la sainte, geste impérial dont une célèbre lettre adressée par lui à ce sujet au frère Elie, alors Ministre général des Frères Mineurs, nous a conservé le souvenir.

A côté de ces photographies, plans et documents divers excellentement présentés et commentés,

figurent dans ce volume diverses études qui cherchent à nous faire mieux comprendre la figure de la sainte et les vicissitudes de son culte en les situant dans leur contexte historique. Deux d'entre elles, celles de P. G. SCHMIDT et de J. LEINWEBER, sont consacrées aux préliminaires et au déroulement du procès de canonisation qui fut particulièrement complexe. Elles résument simplement les travaux antérieurs, en particulier ceux, fondamentaux, de A. Huyskens dont les »Quellenstudien zur Geschichte der hl. Elisabeth, Landgräfin von Thüringen«, publiés à Marburg en 1908, demeurent une référence obligée pour quiconque s'intéresse à ces questions. Plus originales sont les contributions de F. SCHWIND sur la Thuringe et la cour des landgraves à l'époque d'Elisabeth qui éclaire bien le contexte politique et social, et celle de M. WERNER, consacrée aux rapports de la sainte avec Conrad de Marburg, prédicateur de croisade pour le compte du Saint-Siège et organisateur en Allemagne de la lutte contre l'hérésie. Cet homme d'une dureté inflexible fut, au sens le plus fort du terme, le directeur spirituel de la sainte dont il brisa à plusieurs reprises les aspirations »idéalistes«, en particulier lorsqu'elle lui fit part de son désir de vivre de mendicité. Contrairement à W. Maurer qui dans un important article, paru en 1956, avait affirmé que Conrad appartenait à l'ordre de Prémontré, M. Werner soutient qu'il était issu du clergé séculier, comme viendrait le confirmer le titre de *magister* qui précède souvent son nom dans les documents de l'époque, ce qui impliquait qu'il était passé par les écoles et qu'il y avait reçu une formation approfondie. L'hypothèse n'est pas invraisemblable, mais il faut bien reconnaître qu'elle ne s'appuie sur aucun argument décisif. Il est quand même remarquable que dans les documents iconographiques du XIII^e siècle, à commencer par ceux qui sont reproduits dans le volume même (p. 202), Conrad soit qualifié de *frater*, épithète qui désigne en principe un religieux. Le mystère qui plane sur ce personnage central, *predicator verbi Dei* chargé par Grégoire IX de réformer le clergé séculier et régulier allemand, n'est donc pas entièrement dissipé, même si la brève et éclairante mise au point de A. PATSCHOVSKY nous permet de saisir son action très brutale dans la lutte contre les hérétiques, sous les coups desquels il tomba en 1233.

Les deux études les plus remarquables de ce volume sont à mon avis celles de K. ELM et de O. G. OEXLE. La première, intitulée »Die Stellung der Frau in Ordenswesen, Semireligiosentum und Häresie zur Zeit der heiligen Elisabeth«, se situe dans la ligne des travaux de H. Grundmann sur les mouvements religieux du XII^e et du XIII^e siècle. Une des aspirations communes à ces derniers fut de faire une place aux femmes dans le domaine de la vie religieuse. De Robert d'Arbrissel à Gilbert de Sempringham et à S. Dominique, de nombreuses formules d'association plus ou moins structurées entre des communautés des deux sexes furent expérimentées, dont l'auteur retrace l'histoire et dégage la signification avec beaucoup de bonheur. Mais la plupart de ces initiatives aboutirent à des échecs du fait des traditions et des interdits ecclésiastiques, et les revendications féminines trouvèrent un accueil plus encourageant dans les milieux hérétiques, tant chez les Cathares que parmi les Vaudois, qu'au sein de l'orthodoxie. C'est dans ce contexte qu'il faut situer la volonté de Ste Elisabeth de mener la *vita sororum in saeculo*. Refusant la sécurité et le recrutement élitique des monastères féminins, elle fut une des premières en Allemagne à choisir cet état béguinal et pénitentiel qui connaissait un vif succès dans le diocèse de Liège et dans certaines régions d'Italie depuis les dernières décennies du XII^e siècle. Il ne s'agit pas, comme le montre bien l'auteur, d'une innovation mais de la redécouverte et de l'utilisation dans un esprit nouveau, proprement évangélique, d'une forme de vie religieuse que l'Église connaissait au moins depuis l'Antiquité tardive. Comme S. François son contemporain, qui fut comme elle canonisé par Grégoire IX, Elisabeth inaugure un nouveau type de rapport au monde, fondé non sur une règle mais sur la *sequela Christi*, c'est-à-dire un désir d'imiter la vie même du Christ dans sa réalité la plus concrète et la plus profonde et de le servir par un engagement au service des pauvres. Cette question est au cœur de l'article de O. G. OEXLE (Armut und Armenfürsorge um 1200. Ein Beitrag zum Verständnis der freiwilligen Armut bei Elisabeth von Thüringen) qui s'interroge sur le problème du rapport entre la

pauvreté volontaire et spirituelle et la misère matérielle dans la vie de Ste Elisabeth. A juste titre, il insiste sur la différence qui sépare l'engagement social de cette dernière au service des plus déshérités des formes traditionnelles de la charité telle que l'exerçaient alors les grandes abbayes et les épouses des seigneurs. Plus exactement, une évolution se marque dans l'existence même de la sainte de Marburg qui, en moins de dix ans, passa d'activités de bienfaisance somme toute assez classiques à un comportement proprement scandaleux, eu égard à sa condition sociale, qui consistait à chercher à s'identifier aux pauvres par la pratique du travail manuel et, si on le lui avait permis, de la mendicité. Comme S. François en tout cas, elle avait compris que le rétablissement de la solidarité et de la communion avec la masse des indigents passait par la renonciation à la propriété et à tous les liens sociaux antérieurs, y compris ceux de la famille, ce qui éclaire son attitude apparemment inhumaine vis-à-vis de ses propres enfants. Appliquant aux relations sociales la maxime *«contraria contrariis sanantur»*, chère aux médecins et aux confesseurs médiévaux, elle vécut jusqu'à sa mort, provoquée par l'épuisement physique, dans la certitude joyeuse qu'il n'y avait en définitive qu'une façon de remédier à la pauvreté, à une époque où cette notion changeait de signification et revêtait des formes multiples, allant de l'errance à l'exclusion du savoir: devenir pauvre et faire soi-même l'épreuve de la marginalisation et de la privation. L'auteur de cette intéressante étude me reproche d'avoir jadis écrit (*«Charité et pauvreté chez sainte Elisabeth de Thuringe d'après les actes du procès de canonisation»*, dans: *Etudes sur l'histoire de la pauvreté*, sous la dir. de M. Mollat, t. I, Paris 1974, p. 173) que cette attitude chez Ste Elisabeth allait de pair avec un refus de mettre en cause des structures sociales oppressives, considérées comme faisant partie d'un ordre du monde voulu par Dieu. Je reconnais volontiers que ma formulation avait quelque chose d'excessif, mais je persiste à croire que Ste Elisabeth pensait moins à réformer la société dans laquelle elle vivait qu'à porter un témoignage qui, s'il avait été suivi, eût été de nature à bouleverser les rapports entre les riches et les pauvres. Le fait est en tout cas que son message ne fut que partiellement reçu par les contemporains, au moins au niveau des classes dominantes de la société. Les pauvres eux ne s'y trompèrent pas et les dernières contributions de ce beau volume illustrent bien la popularité de ce pèlerinage et du culte rendu par le peuple allemand à la personne et aux reliques de cette princesse qui s'était faite servante.

André VAUCHEZ, Nanterre

Marie-Christine POUCHELLE, *Corps et chirurgie à l'apogée du Moyen Age. Savoir et imaginaire du corps chez Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe le Bel*, Paris (Flammarion) 1983, 389 S. (Nouvelle Bibliothèque Scientifique).

Von Henri de Mondeville, dem bekannten, aus der Normandie stammenden Chirurgen Philipps des Schönen, wissen wir eigentlich nicht viel. Nicht einmal die Identifizierung seines Herkunftsortes (Emondeville, im Departement Manche, oder Mondeville, im Calvados?) ist gesichert. Die Fragen, die sich seine Biographen seit langem stellen, sind zahlreich: hat er wirklich in Bologna und Paris studiert? Hat er den größten Chirurgen des 13. Jh., den Dominikaner Theoderich, zukünftigen Bischof von Cervia, auf dessen Werk er sich ständig stützt, auf der Lehrkanzel persönlich gehört? – Und so weiter. Sein großes Werk über die Chirurgie, das er einer Anregung Wilhelms von Brescia, des früheren Arztes Bonifaz' VIII., folgend, redigiert und zuerst im Jahre 1304 in Montpellier, dann ab 1306 in Paris im Rahmen seiner medizinischen Lehrtätigkeit vorgelesen hat, nimmt aber einen wichtigen Platz innerhalb der spätmittelalterlichen medizinischen Literatur ein. Ein Hauptinteresse liegt offensichtlich darin, daß der eigenwillige Henri de Mondeville aus evidenten chronologischen Gründen ein unersetzliches Bindeglied zwischen zwei großen wissenschaftlichen Leistungen des 13. Jh.